Anseaume, Louis
La ressource comique



LA RESSOURCE COMIQUE,

PIÈCE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE.

Par M. ANSEAUME.

La Musique de M. MERAUT.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 22 Août 1772.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

ACTEURS DU PROLOGUE.

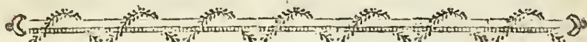
LE CHEVALIER.	*M. Royer.*
LA MARQUISE.	*Mlle. Desglands.*
LE PEINTRE.	*M. Thomassin.*
LE POETE.	*M. Desbrosses.*
LE MUSICIEN.	*M. Véronese.*
LA RANCUNE, Comédien.	*M. Marignan.*
L'ÉPINE, Valet du Chevalier.	*M. Julien.*
LISETTE, Suivante de la Marquise.	*Mlle. Gaut.*



La Scène est à la Campagne, dans le Château de la Marquise.



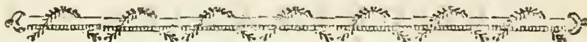
PROLOGUE.



SCENE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

NON, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de rien voir de ſemblable. Qu'on eſt malheureux d'avoir affaire à de tels animaux! Peintre, Poëte & Muſicien ſont faits aujourd'hui pour me faire damner.



SCENE II.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

AH! vous voilà, Monſieur le Chevalier; je vous cherchois. Où en ſommes-nous?

LE CHEVALIER.

Hélas! Madame la Marquiſe, je n'en ſçais rien. La tête me tourne. (*A part.*) Les bourreaux ne paroiſſent point !

LA MARQUISE.

Avez-vous donné tous les ordres néceſſaires ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'ai tout ordonné. (*A part.*) Ah ! ſi je les tenois !

LA MARQUISE.

Vous ſçavez ce que je vous ai demandé.

LE CHEVALIER.

Oui.... oui.... Ah, les traîtres !

LA MARQUISE.

Quelque choſe de léger, de galant, de délicat. Vous connoiſſez le goût de M. le Marquis. Vous ſçavez que c'eſt ce qu'il aime.

LE CHEVALIER.

Sans doute.... (*A part.*)... J'enrage.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc ? A peine daignez-vous écouter ce que je vous dis.

LE CHEVALIER.

J'ai.... j'ai.... j'ai, Madame, qu'il n'y a rien de prêt ; du moins j'ai tout lieu de le croire.

LA MARQUISE.

Rien de prêt, Monſieur ! Ah ! le tour eſt ſanglant ! Comment ! vous ſçavez que mon époux arrive inceſſamment de l'armée ; que j'ai envie de célébrer ſon retour, par une petite fête ; vous vous offrez à me ſeconder avec une chaleur qui attire toute ma confiance, & au moment de l'exécution, il n'y a rien de prêt ! Il falloit me le dire plutôt, Monſieur ; j'aurois fait mes affaires moi-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, ce n'eſt pas ma faute : j'ai fait un projet de fête, vous l'avez vu, vous l'avez approuvé ; mais pour l'exécuter, il me falloir le ſecours des Artiſtes, des gens à talens. Je me ſuis adreſſé à ceux qui ont le plus de réputation dans leur partie ; ils m'ont promis monts & merveilles, & je n'entends point parler d'eux.

LA MARQUISE.

Et ne ſait-on où les prendre ? Ces gens-là ſont quelque part ſans doute.

LE CHEVALIER.

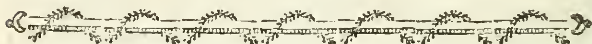
Je m'imagine bien où ils pourroient être; mais, en vérité, je n'irai pas les chercher là, moi.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Monſieur, envoyez-y vos gens : en vérité, vous êtes d'une tranquilité qui ne reſſemble à rien.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce que j'ai fait, Madame; & je ne vois plus ni les uns ni les autres. L'Épine, lui, eſt allé au-devant de nos Comédiens, de peur qu'ils ne s'égarent dans la route; mais là, là, ne vous effrayez pas : je vois déja notre Décorateur.



SCENE III.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, LE PEINTRE.

LE CHEVALIER, *au Peintre.*

AH! Monſieur, vous voilà; & vos camarades, où ſont-ils?

LE PEINTRE.

Mes camarades? qu'entendez-vous par-là?

LE CHEVALIER.

Ces deux Meſſieurs à qui j'ai parlé, comme à vous pour la fête que nous préparons.

LE PEINTRE.

Ah! oui, je ſais : un Poëte, n'eſt-ce pas? Un Muſicien?

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE PEINTRE.

Eh bien : mais, Monſieur, ces gens-là ne ſont point mes camarades ; je ſuis Peintre, moi.

LE CHEVALIER.

Je le ſais.

LE PEINTRE.

Et, de plus, le premier de mon art, ſoit dit ſans me vanter.

LE CHEVALIER.

Où ſont-ils enfin ? Voilà ce que je vous demande.

LA MARQUISE.

Allons, allons, ils ſe trouveront ; voyons toujours avec Monſieur ce qu'il a fait.

LE PEINTRE.

Madame s'intéreſſe donc à la choſe ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monſieur : c'eſt Madame qui donne la fête à M. le Marquis ſon époux.

LE PEINTRE.

Ah ! Madame, vous ne pouviez mieux faire que de donner à Monſieur le ſoin de la conduire. C'eſt un homme de goût, connoiſſeur en talens...

LA MARQUISE.

Monſieur vous emploie, c'eſt tout dire. Mais enfin qu'avez-vous fait ? Voyons.

LE CHEVALIER.

Avez-vous saisi mon idée ?

LE PEINTRE.

Si je l'ai saisie! Ah! vous en jugerez. J'ai plus fait. Je l'ai rectifiée. Je l'ai embellie; car voilà ce que l'on trouve avec moi, & ce dont peu d'artistes sont capables. La plupart asservis fidèlement aux canevas qu'on leur donne, ne mettent au jour que des productions sèches, stériles; pourquoi? Parce que cette partie-là (*Se touchant le front.*) leur manque. Incapables de rien créer par eux-mêmes, ils croient avoir tout fait, quand ils ont suivi de point en point les idées qu'on leur a tracées. Le bel effort! & quel est le barbouilleur qui n'en feroit pas autant? Mais moi, moi, Madame; Monsieur me parle, me dit: nous voulons ceci, nous voulons cela; pour qui? Pour célébrer le retour de M. le Marquis; un Militaire distingué. Aussi-tôt mon esprit s'échauffe, mon génie prend l'essor, j'imagine, je dispose mon sujet, je dessine, je trace, les couleurs se fondent sous ma main; mon pinceau, en se promenant légerement sur la toile, semble donner la vie à tous les objets qu'il représente, & je produis un chef-d'œuvre.

LE CHEVALIER.

Mais nous ne voulions qu'une bagatelle, un petit bout de décoration.

LE PEINTRE.

J'entends bien, une décoration. Oh! c'est en quoi je brille, & vous allez voir si je suis au fait.

D'abord j'avois deſſein de faire un ſallon exagone.

LA MARQUISE.

Et l'avez-vous fait ce ſallon ?

LE PEINTRE.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Tant mieux.

LE PEINTRE.

J'ai ſenti tout de ſuite que ce n'étoit pas là ce qu'il falloit. L'eſpace étoit trop borné, je n'aurois pas eu de quoi m'étendre. J'ai donc fait un temple, mais un temple magnifique. Nous n'avons rien dans l'antique ni dans le moderne qui puiſſe en approcher. Et je le conſacre, devinez.... Au Dieu Mars.

LE CHEVALIER.

Comment ! Monſieur, je vous demande un payſage pour jouer une Paſtorale, & vous m'allez faire un temple !

LE PEINTRE.

Un payſage, Monſieur ; c'eſt trop peu.

LA MARQUISE.

Mais, Monſieur, encore une fois, c'eſt tout ce que nous voulions.

LE PEINTRE.

Eh bien ! Madame je vous en ferai un. Et, te-

nez, si vous voulez, j'ai ce qu'il vous faut dans mon attelier; c'est un paysage..... Ah! mais il faut le voir en place. Il y a de quoi jouer trente Pastorales pour une.

LA MARQUISE.

Mais, s'il est trop grand, il ne pourra pas nous servir.

LE PEINTRE.

J'en suis fâché; mais pour tout l'or du monde, je n'en rognerois pas une feuille d'arbre. Imaginez-vous que ce sont les champs Élysées. J'y ai mis des ruisseaux dont les bords sont émaillés de fleurs, de vastes prairies où règne un printemps éternel, une foule innombrable d'Ombres heureuses qui s'y promènent....

LE CHEVALIER.

Allez vous y promener aussi; allez, que je n'entende plus parler de vous.

LE PEINTRE.

Cette idée-là ne vous plaît donc pas?

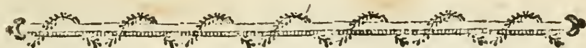
LA MARQUISE.

Non, Monsieur, non. On vous dit que non.

LE PEINTRE.

Cela ne m'étonne point; mais que voulez-vous. J'ai le malheur de ne voir les choses que dans le beau, dans le grand, dans le noble. Adieu, Monsieur: mes talens seront à votre service, quand vous saurez en connoître le prix.

(*Il sort.*)



SCENE IV.

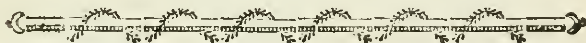
LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Voila pourtant de vos gens, Monsieur !

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, quand vous m'accablerez, il n'en sera ni plus ni moins : ce n'est, après tout, qu'une décoration qui nous manque ; on y suppléera du mieux que l'on pourra. L'essentiel est la Pièce. Et pourvu que nous l'ayons.... Voici, je crois, le Poëte qui s'en est chargé.



SCENE V.

LES MÊMES, LE POETE.

LA MARQUISE.

Eh bien, Monsieur ? notre Pastorale, vous l'apportez sans doute ?

LE POETE.

Madame, je prévois que vous ne serez pas contente ; mais je vous assure qu'il ne m'a pas été possible de faire autrement.

LA MARQUISE.

Que vous ayez fait de votre mieux, c'eſt tout ce que je demande.

LE POETE.

L'entrepriſe, Madame, n'eſt pas aiſée. Suivant le programme que l'on m'a donné, c'eſt une tendre épouſe qui célebre le retour de ſon mari. Quelles idées voulez-vous que la poéſie me fourniſſe là-deſſus ? Quels ſentimens puis-je faire valoir ? L'Amour conjugal ! Ne voilà-t-il pas quelque choſe de bien intéreſſant ?

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Quel Auteur eſt-ce donc là ? C'eſt un impertinent.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, Madame ? il faut les prendre avec leurs défauts. A cela près, voyons toujours.

LE POETE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

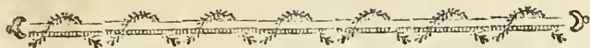
Votre Paſtorale.

LE POETE.

Madame, elle n'eſt point faite.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Vous l'entendez, Monſieur..... Ah ! que je vous en veux !



SCENE VI.

LES MÊMES, LE MUSICIEN, *ivre.*

LE MUSICIEN, *dans la coulisse.*

Une pinte de vin
Vaut mieux qu'une maitresse.

LE CHEVALIER.

Patience, Madame, j'entends notre Musicien; sa gaieté me donne bonne espérance.

LE MUSICIEN, *au Poëte.*

Parbleu! mon cher ami, vous êtes un plaisant original. (*Aux autres.*) Je vous demande pardon, Monsieur & Madame; je vous dirai deux mots tout-à-l'heure, quand j'aurai un peu lavé la tête à ce petit Monsieur-là.

LA MARQUISE.

Parlez-nous d'abord, s'il vous plaît; causons un peu de nos affaires.

LE MUSICIEN.

Je n'ai point d'affaires, moi; je n'ai que du plaisir. Les affaires embrouillent l'esprit. Le plaisir le di.... le dilate.

LE CHEVALIER.

Juste Ciel! Il est gris.

LE MUSICIEN.

Doucement donc, vous m'avez fait peur : (*Au Poete, qui veut s'en aller.*) un moment, un moment ; demeurez là.

LE POETE.

Mais, Monſieur....

LE MUSICIEN.

Vous êtes un bélître, mon ami, un pareſſeux. J'ai attendu pendant huit jours les vers que vous m'aviez promis. Me faire attendre huit jours de mauvaiſes paroles !.... Savez-vous bien que ça ne convient pas. Mais je n'en ai pas été la dupe, moi. J'ai toujours fait ma beſogne, à bon compte.

LE POETE.

C'eſt de bonne beſogne, je crois.

LE MUSICIEN.

Meilleure que la tienne, je m'en vante.

LE POETE.

Il ne doit ſortir que de l'excellent d'une tête auſſi raiſonnable, auſſi ſenſée....

LE MUSICIEN.

Ah çà ! Monſieur le Poëte à la glace, tais-toi, je t'en prie. Ne parle d'un Muſicien qu'avec reſpect, entends-tu ? Je ſuis Muſicien, moi.

LA MARQUISE.

Nous le voyons bien.

LE MUSICIEN.

Ah ! Madame, vous tirez ſur moi, parce que j'ai bu un petit coup ; mais c'eſt le zele que j'avois pour vous qui en eſt la cauſe. Quand j'ai vu que je ne voyois pas mon homme aux paroles, j'ai pris le parti d'en faire moi-même. C'eſt tout ſimple çà ; de cette façon, comme vous voyez, j'ai travaillé pour deux, & j'ai.... & j'ai bu de même.

LA MARQUISE.

Voilà ce qu'il ne falloit pas.

LE MUSICIEN.

Pardonnez-moi, Madame, pardonnez-moi ; quand on veut faire du bon, voyez-vous, on ne doit rien négliger..... Auſſi c'eſt du nanan ; heureuſement que je me ſuis ſouvenu du ſujet ; &, plein des idées mâles qu'il m'inſpiroit, j'ai mis ſur mon clavecin deux bonnes bouteilles de vin.

LE POETE.

Bonne précaution.

LE MUSICIEN.

Apparemment. Cela vaut bien, je crois, l'eau de cette fontaine où vous allez vous abbreuver, vous autres rimeurs.... Je me ſuis mis à chanter les louanges de notre héros ; j'ai voulu entrer un peu dans le détail de ſes exploits guerriers. A meſure qu'ils s'offroient à mon imagination, je buvois un petit coup. Inſenſiblement mes bouteilles ſe ſont trouvées vuides ; & ſi, je n'ai fait qu'effleurer le ſujet.

LE POETE.

C'eſt dommage que vous ne l'ayez pas épuiſé.

LE CHEVALIER.

Et tout en buvant un petit coup, vous nous avez bâti une Paſtorale, n'eſt-ce pas ?

LE MUSICIEN.

Une Paſtorale ! Oh ! non, non ; j'ai fait autre choſe.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? un Opera ?

LE MUSICIEN.

Un Opera ! Non, ce n'eſt pas.... un Opera.

LA MARQUISE.

Une Comédie, peut-être ?

LE MUSICIEN.

J'y ai penſé..... Tout ce qui m'a retenu, c'eſt que je n'en ſais pas faire.

LE CHEVALIER.

Ah ! je vois ce que c'eſt.... Une Cantate ?

LE MUSICIEN.

Ce n'eſt plus la mode.

TOUS.

Quoi donc ?

LE MUSICIEN.

Une Ronde.... C'eſt gai, c'eſt plaiſant; ça vaut mieux que des louanges fades.

LE CHEVALIER.

Mais une Ronde ſe chante à table, & ne peut pas fournir un ſpectacle.

LE MUSICIEN.

Oh! c'eſt un ſpectacle que vous voulez! Oh! c'eſt différent.

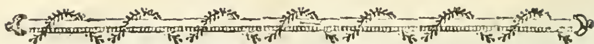
LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Avouez, Monſieur, que, quand vous vous mêlez de quelque choſe, vous réuſſiſſez à merveille. (*Au Poëte & au Muſicien.*) Adieu, Meſſieurs, adieu. Que je ſuis malheureuſe!

LE MUSICIEN *ſort en chantant:*

Paiſibles bois, vergers délicieux, &c.





SCENE VII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

Où est donc le mal de tout cela, Madame ? Nos Comédiens sont en chemin, ils ne peuvent pas tarder ; ils nous donneront une de leurs pièces.

LA MARQUISE.

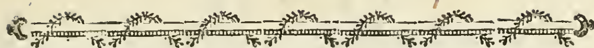
* Et, sont-ils bons ces Comédiens-là ?

LE CHEVALIER.

Comment ! Ce sont des Acteurs de réputation ; qui ne connoît le célebre la Rancune, l'incomparable Ragotin ?... Mais j'apperçois l'Épine, nous allons en savoir des nouvelles.



* Tout ceci, jusqu'à la fin de la Scene IX, est tiré du Prologue des *petits Comédiens* de Pannard, tome 2, page 132.



SCENE VIII.

LES MÊMES, L'ÉPINE.

LE CHEVALIER.

EH bien, les Comédiens viennent-ils ?

L'ÉPINE.

Oui, Monſieur.

LA MARQUISE.

Les aurons-nous bien-tôt ?

L'ÉPINE.

Non, Madame.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

L'ÉPINE.

Hélas ! Monſieur.

LA MARQUISE.

Explique-toi donc.

L'ÉPINE.

Hélas ! Madame.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

L'ÉPINE.

La voiture eſt briſée, & la Troupe eſt embourbée.

LE CHEVALIER.

Que nous dis-tu là ?

L'ÉPINE.

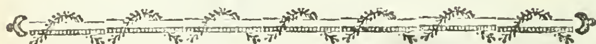
Ce que j'ai vu de mes yeux.

LA MARQUISE.

Comment cela eſt-il arrivé ?

L'ÉPINE.

Voici l'illuſtre la Rancune qui va vous en faire le récit.



SCENE IX.

LES MÊMES ; LA RANCUNE, *un bras en écharpe & une emplâtre ſur la joue.*

(Il declame.)

JAMAIS nous ne goûtons de parfaite allégreſſe.
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe.
Madame, je comptois que ma Troupe, aujourd'hui,
De cet heureux ſéjour viendroit chaſſer l'ennui.
Chacun s'étoit flatté de la douce eſpérance
D'étaler à vos yeux ſon art & ſa ſcience.

Mais un malheur ſubit a trahi nos deſirs,
Renverſé notre eſpoir, & détruit vos plaiſirs.
Nous avions preſque fait les trois quarts du voyage,
Et nous voyions déja les clochers du Village,
Quand un maudit Chaſſeur, que le ciel en courroux,
Pour punir nos forfaits, fit approcher de nous,
Voit un oiſeau perché ſur la branche d'un hêtre,
Sa main, dans le moment, met l'amorce au ſalpêtre;
Il approche, il ajuſte, &, d'un coup effrayant,
Fait voler dans les airs le métal foudroyant.
La terre s'en émeut, les antres en frémiſſent;
De nos courſiers fringans tous les crins ſe hériſſent.
La terreur les ſaiſit, &, de colere ardens,
Soudain nous les voyons prendre le mords aux dents.
Du Guide conſterné la voix foible & tremblante
Tâche en vain d'appaiſer leur fougue violente.
La voiture, entraînée au gré de leur fureur,
Va donner contre un roc d'une énorme groſſeur.
L'eſſieu crie & ſe rompt. O ſpectacle terrible,
Capable d'attendrir l'ame la moins ſenſible!
Dans un marais bourbeux, Ragotin renverſé,
Et dans ſes brodequins lui-même embarraſſé,
Après avoir long-temps, dans un confus mélange
De livres, de paquets, de pouſſiere & de fange,
Lutté contre la mort, la fortune & les dieux,
Reſte à la fin ſans force, & périt à nos yeux.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu les ronces dégouttantes
Porter de ce héros les dépouilles ſanglantes.
Comme lui maint Acteur dans ſon ſang eſt baigné,
Et c'eſt moi que le ſort a le plus épargné.

LA MARQUISE.

Ceſt fâcheux. Voilà un accident qui eſt venu bien mal-à-propos ; & quelle pièce comptiez-vous nous donner ?

LA RANCUNE.

L'Iphigénie de Racine.

LA MARQUISE.

C'eſt ma pièce favorite. Oh ! il nous la faut, il nous la faut abſolument.

LE CHEVALIER.

Oui, duſſiez-vous tous mourir ſur la ſcene.

LA MARQUISE.

(*Air de la Palice.*)

Vous la jouerez.

LA RANCUNE.

Eh ! comment
Satisfaire votre envie ?
Peut-être dans ce moment
On trépane Iphigénie.

Si vous voyiez en quel état eſt Agamemnon !

(AIR : *Pierrot ſe plaint que ſa femme.*)

Pouvons-nous ſur le théâtre
Mettre un Roi tout fracaſſé ?
Achille porte une emplâtre,
Ulyſſe à le bras caſſé ;
De notre Orcheſtre
Le pupître s'eſt briſé
Sur Clytemneſtre. (*Il ſort.*)



SCENE X.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, L'ÉPINE.

LA MARQUISE.

Autre incident ! comment faire à présent ?

LE CHEVALIER.

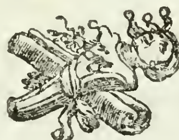
Madame, j'imagine une ressource. Vous savez bien cette petite pièce que vos gens ont jouée le Carnaval dernier ?

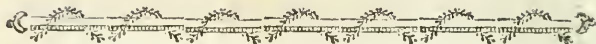
LA MARQUISE.

Ah ! fi donc ; c'étoit de la drogue.

LE CHEVALIER.

Je l'ai trouvé fort gentille, moi. Et, après tout, cela vaudra mieux que rien, si nous en pouvons tirer parti. Voyons.... Lisette.





SCENE XI.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Que souhaitez-vous, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Comment appellez-vous cette petite drôlerie que vous avez jouée cet hiver.

L'ÉPINE.

Et mais, j'y ai joué aussi, moi.

LE CHEVALIER.

Eh!... Sans doute. Comment ça s'appelloit-il ?

LISETTE.

Cela s'appelloit la Ressource Comique, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Plaisant titre !

LA MARQUISE.

Quand je vous dis, Chevalier, que cela ne vaudra rien.

LE CHEVALIER.

Doucement, Madame... Cette Ressource Comi-

que-là pourra devenir la nôtre. C'eſt que nous voudrions en régaler Monſieur le Marquis à ſon retour. Combien étiez-vous d'Acteurs ?

L'ÉPINE.

Nous étions ſix.

LE CHEVALIER.

Vous voyez bien, Madame, ſix perſonnes ſont aiſées à raſſembler.

L'ÉPINE.

Il eſt vrai, mais c'eſt que.... L'amoureux nous manquera.

LE CHEVALIER.

Ah, ah !

L'ÉPINE.

Et l'amoureuſe auſſi.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

L'ÉPINE.

Ils ont pris le dénouement de la pièce à la lettre, Madame. Ils ſont décampés tous deux, & n'ont plus reparu.

LE CHEVALIER.

Ce que c'eſt que ſaiſir l'eſprit d'un rôle ! Et leur vieille tante qui jouoit ſi plaiſamment ?

LISETTE.

Monſieur, elle ne peut plus jouer.

LA MARQUISE.

Et pourquoi ?

LISETTE.

Elle est morte de chagrin, Madame ; & le grand flandrin, qui jouoit l'Assesseur, est retourné dans son pays de Falaise.

LA MARQUISE.

Cela suffit. Je renonce à tout. Qu'on ne me parle plus de rien.

LISETTE.

Cela n'empêche pas, Madame. Et, pour peu que cela vous fasse plaisir, l'Épine & moi nous jouerons la pièce.

LA MARQUISE.

A vous deux ?

LISETTE.

Oui, Madame.

LE CHEVALIER.

Vous ferez six rôles à vous deux ?

LISETTE.

Oui, Monsieur. Je fais toute la pièce, d'abord.

L'ÉPINE.

Et moi aussi.

LA MARQUISE.

Allons, allons ; il y a de la folie.

LE CHEVALIER.

Prenons-les au mot, Madame; la ſingularité de la choſe en fera le mérite.

LA MARQUISE.

Je vous laiſſe faire; mais....

LISETTE.

Que craignez-vous, Madame? Nous allons répéter devant vous. Et, ſi cela ne vous plaît pas, nous en reſterons-là.

LA MARQUISE.

En ce cas-là, je n'ai plus rien à dire.

LE CHEVALIER.

Courage, mes enfans; votre zèle me raſſure.

L'ÉPINE.

Allez donc vous placer, ſi vous le voulez bien, & laiſſez-nous le champ libre....

LISETTE, *au Public.*

Dans la petite pièce que nous allons hazarder mon camarade & moi,

(AIR : *Du Précepteur d'amour.*)

Nous allons tâcher de remplir
Trois rôles, ſans en rien rabattre.
S'il le falloit, pour vous ſervir,
Meſſieurs, on ſe mettroit en quatre.

FIN du Prologue.

LA RESSOURCE
COMIQUE;
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE,

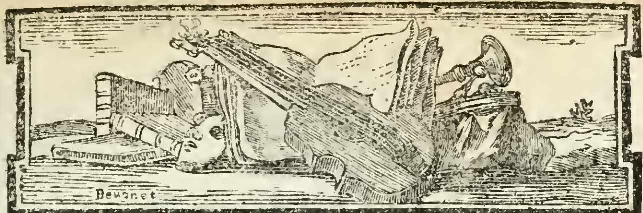
MÊLE D'ARIETTES.



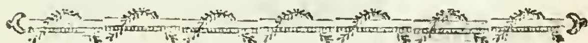
ACTEURS.

VALERE, Amant de Lucile. FRONTIN, Valet de Valere. M. PLATINET.	*M. Julien.*
LUCILE. LISETTE, Suivante de Lucile. Me. ARGANTE, Tante de Lucile.	*Mlle. Gaut.*

Nota. Le plan de cette Pièce, & une partie des détails, ſont pris dans *la Pièce à deux Acteurs*, de Pannard, Tom. 3, pag. 154.



LA RESSOURCE COMIQUE; OPÉRA-COMIQUE.



SCENE PREMIÈRE.

FRONTIN, LISETTE.

DUO.

FRONTIN.

Ah ! te voilà, chere Lisette.

LISETTE.

Ah ! te voilà, mon cher Frontin.
Eh bien ?

FRONTIN.

Eh bien, l'affaire est en bon train.
Je la regarde comme faite.

LISETTE.

Quoi ! tout de bon ?

FRONTIN.

J'en ſuis certain;
Va, va, c'eſt une affaire faite.
Embraſſe-moi, chere Liſette.

LISETTE.

Oh! doucement, mon cher Frontin.
Mais la Tante?

FRONTIN.

On la trompera.

LISETTE.

Le Rival?

FRONTIN.

On le bernera.

LISETTE.

Et ton Maître?

FRONTIN.

Mon Maître épouſera.

LISETTE.

Quoi! la Tante?

FRONTIN.

Oui, la Tante.

ENSEMBLE.

On la trompera.
Le Rival, on le bernera.
Et ton Maître } épouſera.
Et mon Maître }

LISETTE.

Et Liſette?...

FRONTIN.

Liſette épouſera Frontin.
Es-tu d'accord?

LISETTE.

LISETTE.

Je le veux bien.

FRONTIN.

Eh bien, eh bien!
C'eſt une affaire faite.
Embraſſe-moi, chere Liſette.

LISETTE.

Oh! doucement, Monſieur Frontin.

FRONTIN.

Ne fais donc pas tant la revêche.

LISETTE.

Ne ſois donc pas ſi empreſſé.

FRONTIN.

C'eſt que je ne ſuis point d'humeur à travailler gratis, vois-tu! Il y a bien ſix jours que Monſieur Valere, mon Maître, a trouvé moyen de me faire entrer dans cette maiſon, où j'ai le plaiſir d'être ton camarade : laiſſe-moi jouir des revenans bons de ma place, ou j'abandonne tout, d'abord.

LISETTE.

Et la promeſſe que je t'ai faite, la comptes-tu pour rien?

FRONTIN.

Oh! ſi fait. C'eſt bien quelque choſe en eſpérance; mais j'aime la réalité, moi.

LISETTE.

Mets-toi donc en état de la mériter; preſſe le

plus que tu pourras le mariage de ton Maître, & puis nous parlerons. Voyons, où en es-tu?

FRONTIN.

En buvant avec le Jardinier, j'ai ſçu lui eſcamoter la clef de la petite porte du jardin : Valere doit s'y rendre dans un quart-d'heure ; je ferai en ſorte de l'introduire ſecrettement dans ce cabinet, pour lui procurer une entrevue avec ſa Maitreſſe. Et toi Liſette, à quoi as-tu exercé ton merveilleux génie?

LISETTE.

J'ai préparé cette armoire, de façon qu'en cas de ſurpriſe, Valere puiſſe s'y mettre à couvert.

FRONTIN.

Madame Argante n'a donc qu'à ſe bien tenir; mais auſſi de quoi s'aviſe-t-elle de vouloir donner ſa nièce à Monſieur Platinet?

LISETTE.

Platinet! voilà un nom qui me dégoûteroit du mariage pour toute ma vie.

FRONTIN.

Un benêt de Praticien du pays de Caux, qui a fait fortune je ne ſçais comment; qui parle toujours le langage de la Baſoche : fi! au Diable; en vérité, quand je n'aurois aucun intérêt à travailler pour Lucile, la pitié me feroit agir pour elle.

LISETTE.

Tu as pourtant bon cœur, Frontin; & cela me fait plaiſir.

FRONTIN.

Ah! çà, il eſt temps que j'aille ouvrir à Valere.

LISETTE.

Oui. Va vîte.

FRONTIN *va & revient.*

Ah! à propos : écoute donc.

LISETTE.

Quoi?

FRONTIN.

Mais.... Motus.

LISETTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Tu ne ſçais pas.

LISETTE.

Non. Quoi?

FRONTIN.

Approche, que je te diſe.

LISETTE.

Parle donc.

FRONTIN.

C'eſt qu'il me faut....

LISETTE.

Quoi ?

FRONTIN.

Cela.

(*Il l'embrasse à la dérobée.*)

LISETTE.

Monsieur Frontin, nous nous brouillerons : je vous le dis sérieusement ; je n'aime point ces façons-là.

FRONTIN.

Tu veux faire l'innocente, & cela ne te va pas; va, mon enfant, laisse-là les grimaces, & fais comme moi. Tiens, vois-tu ! j'y vais tout franchement.

ARIETTE.

Avec moi sois sans façon,
Et trève du badinage.
Tu me plais, je suis bon garçon.
Que veux-tu chercher d'avantage ?
Si nous n'avons pas de biens,
Mes talens, aidés des tiens,
Feront les frais du ménage.
Va, quand on en sçait faire usage,
Les talens valent du bien.
Nous ne manquerons de rien.

Avec moi sois sans façon, &c.

LISETTE.

Eh ! va-t-en donc. Si ton Maître t'attend, veux-tu le faire impatienter ?

FRONTIN.

Je cours où le rendez-vous m'appelle. Toi, reste ici pour recevoir Valere. Sans adieu, mon adorable.

(*Il sort.*)



SCENE II.

LISETTE, *seule.*

COURAGE, Lisette : l'affaire est en bon train. Nous n'avons que deux ennemis à combatre, & nous sommes six ; Valere, Lucile, Monsieur Richard son Tuteur, Frontin, l'Amour & moi. Oui, Madame Argante ; oui, c'est moi qui, malgré vos beaux projets pour marier Lucile à Monsieur Platinet, prétends absolument la donner à Valere.

ARIETTE.

Je le veux, & cela suffit.
Que la Tante
Se tourmente,
Qu'elle peste, qu'elle crie ;
Que m'importe sa furie ?
Je l'ai mis là. (*Se touchant le front.*) Tout est dit.
Elle a beau faire du bruit ;
Je le veux, & cela suffit.

Au bout du compte, qu'est-ce que je risque

dans tout ceci ? Mon congé ; voilà le pis. En tout cas, Monſieur Valere eſt homme à me dédommager de tout. Allons, allons, plus de réflexions.

VALERE, *dans la couliſſe.*

Frontin, demeure-là, pour obſerver tout ce qui ſe paſſe.... Écoute, que je te diſe un mot.

LISETTE.

Le voilà juſtement. Préparons-lui notre compliment, & faiſons bien notre devoir de ſoubrette. Il n'y a que les honteux qui perdent, une fois.

AIR : *Donnez, Amans, mais donnez bien.*

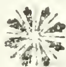
Pour réuſſir en amourette,
Jamais il ne faut ménager.
Le vrai moyen pour engager,
C'eſt d'accompagner la fleurette.

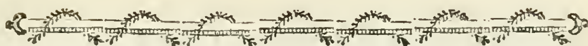
VALERE, *continuant de parler à Frontin dans la couliſſe.*

Entends-tu ? Fais bien ce que je te dis.

LISETTE, *continuant ſon couplet.*

Donnez, Amans ; mais donnez bien.
Donner mal, c'eſt ne donner rien.





SCENE III.

LISETTE, VALERE.

VALERE.

BON JOUR, Liſette. Te voilà de bonne humeur, mon enfant.

LISETTE.

Monſieur, c'eſt une Chanſon que j'aime à la folie.

Donnez, Amans, mais donnez bien....

La jolie penſée! on n'en fait plus comme cela.

VALERE.

Dis-moi, ma chere amie; aurai-je bien-tôt le bonheur d'entretenir Lucile ?

LISETTE.

Oui, Monſieur. Frontin vous a ſans doute informé....

VALERE.

Il m'a rendu compte de ton zèle & de tes talens; je te ſuis obligé.

LISETTE, *à part.*

Voilà une obligation bien ſèche. (*Haut.*) Monſieur Frontin ſe connoit en mérite. Ce qu'il dit

de vous en eſt une preuve. Par exemple, il m'a aſſuré que vous êtes l'homme du monde.... le plus.... généreux....

VALERE.

Je t'entends. (*Il lui donne une bourſe.*) Tiens, Liſette, & cours avertir Lucile.

LISETTE.

Je crois qu'elle n'eſt pas encore de retour.

VALERE.

Comment !elle eſt ſortie ?

LISETTE.

Oui, Monſieur. Elle eſt allée à deux pas d'ici avec Madame ſa tante. Je ne me ſouviens pas bien de l'endroit. Ah!... je ſçais, je ſçais. Tenez, Monſieur, c'eſt proche de cet Horloger, où vous vouliez l'autre jour m'acheter une montre.

VALERE.

Oui-dà ! (*A part.*) La fine mouche !

LISETTE.

Oh dame ! Monſieur, je ſuis reconnoiſſante, comme vous voyez ; je me ſouviens non-ſeulement du plaiſir qu'on m'a fait ; mais encore de celui qu'on m'a voulu faire.

VALERE.

C'eſt ce qui me paroît. Tiens, prends celle-ci en attendant.

(*Il lui donne ſa montre.*)

LISETTE.

Vous ne ſçauriez croire le profit qu'elle vous fera à préſent.

ARIETTE.

Une montre eſt néceſſaire
A qui ſert les amans.
Dans l'amoureux myſtere,
Il faut ſaiſir le temps.
La vôtre me paroît bonne;
J'aurai ſoin qu'elle ſonne,
Sans ſe déranger,
L'heure du berger.

VALERE.

Ma chere Liſette, je t'en conjure, va voir ſi Lucile eſt rentrée. Dis-lui que Valere l'attend ici, pour lui jurer un amour éternel.

LISETTE.

J'y cours. Pour vous amuſer, en attendant, liſez cette pièce d'éloquence que j'ai trouvée tantôt ſur la toilette de Madame. C'eſt un chef-d'œuvre de l'art, dont votre rival a regalé Lucile à ſon lever.

VALERE.

Quel eſt ce rival?

LISETTE.

Le perſonnage dont Frontin a dû vous parler... Monſieur Platinet, dont vous verrez les ſurnoms

& qualités dans cette merveilleuſe production de ſon génie. Je reviens dans l'inſtant.

(*Elle ſort.*)

V A L E R E.

Que les momens ſont longs, quand on attend ce que l'on aime ! Voyons donc ce que c'eſt que cela. Comment ! c'eſt une Requête. A Mademoiſelle, Mademoiſelle Lucile.... Supplie humblement.....

LISETTE, *revenant.*

Monſieur, Monſieur....

V A L E R E.

Eh bien, Liſette ?

L I S E T T E.

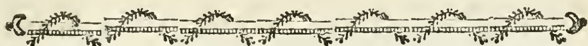
Votre Maitreſſe va rentrer. Je l'ai vue par la fenêtre qui revient avec Madame Argante. Ah ! à propos, j'avois oublié de vous montrer cette armoire. Nous vous y avons préparé une retraite, en cas que quelques fâcheux viennent troubler votre entretien. Vous n'aurez qu'à tirer ce rideau ſur vous ; il vous ſera facile de tout entendre, ſans être vu.

(*Elle ſort.*)

V A L E R E.

La précaution eſt bien imaginée.





SCENE IV.

VALERE, *ſeul.*

JE vais donc voir enfin l'objet d'où dépend ma félicité. Il faut aimer pour concevoir tout ce que j'éprouve en ce moment.

ARIETTE.

De l'amant le plus tendre,
Daigne, Amour, daigne entendre
Les vœux ardens.
Rends mes deſirs contens.
Enivré de tes flammes,
Que j'en goûte enfin la douceur.
Prouve-moi que les traits dont tu bleſſes les ames,
Ne partent de tes mains, que pour notre bonheur.
De l'amant le plus tendre, &c.

Lucile ne paroît point encore. Liſons donc, en attendant, cette ſupplique amoureuſe. Le ſtyle m'en paroît neuf. Supplie.... (Peut-on voir plus d'impertinences?) Gilles Nicodême Platinet, diſant que la Dame Argante lui auroit cédé.... la propriété de ſa nièce.... aux clauſes & conditions dont les parties ſont convenues. Ce conſidéré, il vous plaiſe, Mademoiſelle, octroyer au ſuppliant votre conſentement, pour procéder aux fins dudit Acte, & ſe mettre, dès ce jour, en poſ-

ſeſſion de votre perſonne.... Le tout, ainſi qu'il ſe pourſuit & comporte, & vous ferez bien ; Platinet. Ma foi, l'ouvrage eſt digne de l'Auteur.

LUCILE, *dans la couliſſe.*

Liſette, êtes-vous-là ?

LISETTE, *dans la couliſſe.*

Oui, Mademoiſelle.

VALERE.

Ah ! c'eſt Lucile ! je n'en puis douter au mouvement que ſa voix excite dans mon cœur.

LUCILE, *dans la couliſſe.*

Venez me déshabiller.

LISETTE, *dans la couliſſe.*

Eh non ! Mademoiſelle, vous n'avez pas le temps. Valere vous attend ; allez, allez. Je vais trouver Madame votre tante, de peur qu'elle ne vienne vous troubler.





SCENE V.

VALERE, LUCILE.

VALERE.

CHARMANTE Lucile, il m'eſt donc enfin permis de vous voir ! Que mes peines ſont bien payées par le plaiſir que je reſſens ! Vous paroiſſez inquiette ; venez, ne craignez point d'approcher du plus fidele des amans.

LUCILE.

Valere, la démarche que je fais aujourd'hui, vous prouve ma confiance. Je me flatte que vous n'en abuſerez pas.

VALERE.

Par quels ſermens faut-il ? . . . .

LUCILE.

Je vous en diſpenſe ; je vous connois trop bien pour douter de vos ſentimens. Tout ce qui me fait de la peine, c'eſt de voir que nous ayons tant d'obſtacles à ſurmonter. Je crains que votre conſtance ne ſe laſſe....

VALERE.

Ah Lucile ! que dites-vous-là ?

DUO.

VALERE.

Ma tendreſſe
S'augmente pour vous ſans ceſſe ;
Et l'eſpoir du bonheur
Anime mon ardeur.

LUCILE.

L'eſpérance
Soutient auſſi ma conſtance.
L'Amour doit à nos feux
Le ſort le plus heureux.

ENSEMBLE.

Ma tendreſſe
S'augmente pour vous ſans ceſſe ;
Et l'eſpoir du bonheur
Anime mon ardeur.

VALERE.

Oui, malgré tous les jaloux,
Je ne reſpire que pour vous.
Mon hommage
Ne ſera jamais volage.
Conſtant dans mon choix,
A vivre ſous vos loix
Je borne mes deſirs,
Et mes plaiſirs.

Ma tendreſſe
S'augmente pour vous ſans ceſſe ;

Et l'eſpoir du bonheur
Anime mon ardeur.

LUCILE.

L'eſpérance
Soutient encor ma conſtance.
L'Amour doit à nos feux
Le ſort le plus heureux.

ENSEMBLE.

Ma tendreſſe
S'augmente pour vous ſans ceſſe;
Et l'eſpoir du bonheur
Anime mon ardeur.

VALERE.

Juſqu'à préſent, nous avons tout lieu d'eſpérer. Je viens de chez M. Richard qui m'a paru dans les meilleures diſpoſitions du monde. Il m'a proteſté qu'il ſe livreroit aux dernieres extrémités, plutôt que de ſouffrir que mon rival vous épouſe.

LUCILE.

Le connoiſſez-vous, votre rival? Savez-vous à quel point il eſt redoutable?

VALERE.

Je ſcais ce qu'il ſait faire. Liſette ma montré de ſon ouvrage. Comment donc! il attaque votre cœur, comme la Juſtice attaque une ſucceſſion!

LUCILE.

Paix, taiſez-vous. J'entends quelqu'un. C'eſt M. Platinet, c'eſt lui-même.

VALERE.

Tout de bon ?

LUCILE.

Motus. Cachez vous vîte dans cette armoire.

VALERE, *ſe cache.*

M'y voilà. Tâchez de vous en défaire au plutôt

LUCILE, *avec impatience.*

Paix donc, paix donc. S'il alloit vous entendre, tout ſeroit perdu ; fermez bien le rideau. Bon : je défierois à préſent un Argus de vous voir. Notre homme ne paroît point.... Se ſeroit-il retiré : nous ne ſommes pas ſi heureux.

ARIETTE.

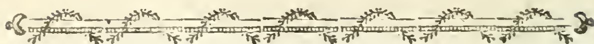
ah ! ah ! ah ! ah ! le voilà qui s'avance :
Qu'il eſt charmant, qu'il a belle preſtance !
Il eſt fait pour charmer.
D'un galant auſſi tendre
Qui pourroit ſe défendre ?
Mon cœur va s'enflammer.
Queſt-ce donc qui l'arrête ?
Ah ! le trait eſt nouveau.
C'eſt qu'il fait ſa toilette
Pour paroître plus beau.
Devant toutes les glaces,

Comme

Comme il fait des grimaces
Pour régler ſon maintien !
Fort bien ! fort bien ! fort bien !
Sa démarche empeſée,
Son allure poſée,
D'un grave Magiſtrat
Lui donnent tout l'éclat.
C'eſt Fier-en-fat. C'eſt Fier-en-fat.
C'eſt Monſieur Fier-en-fat,
Brillant dans ſon éclat.
Ah ! ah ! ah ! ah ! le voilà qui s'avance, &c.

Si ſon langage eſt auſſi comique que ſa figure : je vais bien m'amuſer. Il faut l'avouer, un pareil choix fait honneur au goût de ma tante.





SCENE VI.

LUCILE, PLATINET.

PLATINET.

ARIETTE.

De l'ordre exprès d'un petit Dieu,
Qui met pour vous mon cœur en feu,
Par-devant vous je comparais,
Pour rendre hommage à vos attraits.
Daignez ouïr bénignement
Les vœux ardens d'un tendre amant,
Et, par un doux consentement,
Dans tous les droits d'heureux époux,
L'introniser auprès de vous.

LUCILE, *bas, du côté de l'armoire.*

Le début est galant; l'entendez-vous?

PLATINET.

Vous ne répondez rien.... Je suis pourtant fondé en titre, dà. Sachez, qu'en vertu de l'ordonnance de Madame votre tante, j'ai hypothèque spéciale sur votre cœur.

LUCILE.

Je le sais.

PLATINET.

J'attends une réponse définitive. Protestant,

qu'en cas de refus, je me pourvoierai par toutes les voies dûes & raisonnables. Prononcez donc, s'il vous plaît.

LUCILE, *naïvement.*

Monsieur.....

PLATINET.

Oh ! je suis comme cela, moi ; dans le même jour je vous lâche l'exploit ; j'obtiens sentence ; je vous la signifie ; je passe outre à l'exécution, non-obstant appellation, oui, appellation quelconque, & je vous appréhende au corps.

(Il va l'embrasser.)

LUCILE.

Doucement, doucement, Monsieur ! de la façon dont vous vous y prenez, il n'est pas possible de vous rien refuser. Je vous avouerai donc, puisque vous l'exigez, que ce jour est pour moi un des plus heureux de ma vie, & qu'il m'a fait voir tout ce que j'aime au monde.

PLATINET.

Ah ! eh bien ! voilà l'aveu que je demandois. On sait à quoi s'en tenir.

LUCILE, *riant du côté de l'armoire.*

Il le prend bien.

PLATINET.

Qu'avez-vous ?

LUCILE, *naïvement.*

Je suis si troublée de l'aveu que je viens de

vous faire, que je n'ose presque plus vous regarder. Jamais je n'en ai tant dit à personne, non.

PLATINET, *riant d'un air nigaud.*

La pauvre fille ! elle m'aime à la folie. Tu me charmes, mon petit cœur : quand veux-tu terminer ? Le cas requiert célérité.

LUCILE, *affectueusement, du côté de l'armoire.*

Dès aujourd'hui, si nous pouvons.

PLATINET.

Oh dame ! c'est que tu seras heureuse avec moi ; je ne suis pas un amoureux du commun.

LUCILE.

Je le vois.

PLATINET.

Pour du bien, nous en avons, & du meilleur, sans compter de grosses prétentions. Ainsi, mon enfant, je compte, qu'en faveur du futur, par considération pour le mérite dont il est doué, & les avantages qu'il t'apporte, tu renonceras à la coutume de Paris ; c'est-à-dire, que tu seras douce, sage, économe.

LUCILE.

C'est bien mon intention.

PLATINET.

Que tu te donneras toute entiere à lui, sans restriction ni réserve aucune.

LUCILE.

Il peut bien y compter.

PLATINET *rit, en lui prenant la main.*

Eh ! eh ! eh ! te voilà engagée; il n'y a plus à s'en dédire.

LUCILE.

J'en ſerois bien fâchée.

PLATINET.

Mais, là.... regarde moi donc un peu; tu as toujours les yeux tournés du côté de cette armoire; c'eſt la cachette aux écus de Madame Argante : tu voudrois bien avoir ce qu'il y a dedans, n'eſt-ce pas ?

LUCILE.

Je compte bien le poſſéder un jour.

PLATINET.

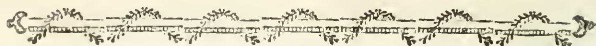
La bonne femme a toujours été ménagère ; je parie qu'il y a là-dedans un bon tréſor.

LUCILE.

Meilleur que vous ne penſez ; (*Bas.*) je vais le congédier. (*Haut.*) Monſieur Platinet, ſi vous êtes dans l'intention de m'épouſer; il eſt temps d'agir ſérieuſement. Hâtez vous de conclure avec ma tante : je ſouffre de vous voir. J'ai paſſé des momens précieux en diſcours inutiles.

PLATINET.

C'eſt bien dit, mignonne; je cours preſſer Madame Argante de mettre la derniere main à nos conventions matrimoniales.



SCENE VII.

LUCILE; VALERE, *caché.*

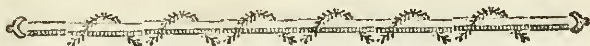
LUCILE.

Qu'il eſt ſot ! Heureuſement, j'en ſuis débarraſſée. Hé bien ! Valere, vous le connoiſſez ce rival redoutable. N'a-t-il pas de quoi vous allarmer ? Mais.... raſſurez-vous.

ARIETTE.

Non, non, Valere, entre vous deux,
Ne croyez pas que je balance ;
Oppoſons toujours la conſtance
Aux coups d'un deſtin rigoureux.
Non, non, Valere, entre vous deux,
Ne croyez pas que je balance.
Votre amour ſeul flatte mon cœur.
Peut être, hélas ! à mon vainqueur
Je devrois cacher mon ardeur ;
Mais je parle comme je penſe.
Non, non, Valere, entre vous deux,
Ne croyez pas que je balance.

J'entends heurter, chut, cachez vous bien ; c'eſt Frontin : ſon empreſſement me donne de l'inquiétude. Voyons ce que c'eſt. Je vous en rendrai compte.



SCENE VIII.

LUCILE, FRONTIN; VALERE, *caché.*

FRONTIN.

OUF!

LUCILE.

Te voilà bien essoufflé; quelles nouvelles?

FRONTIN.

De très-mauvaises. La mêche est découverte; le Jardinier a dit à Madame qu'il avoit vu entrer un inconnu dans le jardin. Elle est actuellement à fureter dans tous les bosquets.

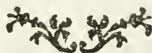
LUCILE.

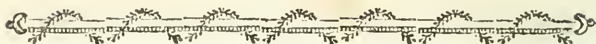
Ciel!

FRONTIN.

Ne vous allarmez point; Monsieur Richard vient de me donner cette lettre. Allez la communiquer à votre amant, tandis que je ferai le guet.

(*Il sort.*)





SCENE IX.

LUCILE; VALERE, *caché.*

LUCILE.

CRUELLE destinée ! Hélas ! un secret pressentiment m'avoit avertie de ce malheur. Qu'allons-nous devenir ! Voyons, consultons-nous. (*Elle approche de l'armoire.*) Mon cher Valere, nous sommes perdus ; ma tante sait que vous êtes dans sa maison.

VALERE.

J'ai tout entendu. Mais ma chere Lucille, il faut faire tête au malheur. Que veut dire la lettre que Frontin vous a remise ?

LUCILE.

La voici : elle est de mon Tuteur. (*Elle lit.*) Ma chere Pupille, j'apprends avec douleur la situation cruelle où vous réduit l'injustice de votre tante ; si elle s'obstine à vouloir forcer votre inclination, ne balancez point à venir me trouver avec Valere ; je connois sa probité. Vous trouverez l'un & l'autre, dans ma maison, un asyle contre vos persécuteurs.

VALERE.

Belle Lucile ! si vous m'aimez, c'est aujour-

d'hui qu'il faut m'en donner des preuves. Allez trouver votre Tuteur.

LUCILE.

Mon cœur est assez de cet avis ; mais je n'ose.

VALERE.

Et pourquoi ?

LUCILE.

C'est ma tante qui m'a élevée, qui m'a tenu lieu de mere; il y auroit de l'ingratitude à l'abandonner ainsi ; & d'ailleurs la bienséance....

VALERE.

Quoi ! Lucile, votre Tuteur vous autorise ; vous n'avez que ce moyen pour vous conserver à moi, & vous balancez ! Ah Lucile ! vous ne m'aimez point.

LUCILE.

Mais, quand je serai partie, que deviendrez-vous ?

VALERE.

Faites dire à Lisette qu'elle m'envoye un de ses habits : sous ce déguisement, je m'échapperai à la faveur des ténèbres, & j'irai vous rejoindre.

LUCILE.

Eh bien ! Valere, vous l'emportez, & je prends mon parti.

ARIETTE.

Rien ne doit me retenir,
Quand la fuite eſt néceſſaire ;
Rien ne doit me retenir.
Devoir cruel, laiſſe l'amour agir.
Du joug de ta loi ſévere,
En ce moment, j'oſe m'affranchir :
Mais c'eſt pour t'obéir ;
Mais c'eſt pour te ſervir,
A l'avenir,
D'une façon plus chere.
Rien ne doit me retenir
Quand la fuite eſt néceſſaire ;
Rien ne doit me retenir.
Devoir cruel, laiſſe l'amour agir.





SCENE X.

FRONTIN, LUCILE; VALERE, *caché.*

LUCILE.

C'EST toi, Frontin ? Que fait ma tante ?

FRONTIN.

Le décompte de Liſette. Le mien eſt déja fait; &, pour le ſolder, la très-honnête Dame vient de m'appliquer une couple de ſoufflets.... Ah!... les meilleurs qu'on puiſſe jamais donner... Tudieu, comme elle appuie !

LUCILE.

C'eſt-à-dire que vous êtes tous deux congédiés.

FRONTIN.

Dans les formes. Nous n'avons plus qu'un quart-d'heure à reſter ici ; profitez-en.

LUCILE.

Va dire à Liſette qu'avant ſon départ, elle ne manque pas d'apporter un de ſes habits à Valere, pour faciliter ſon évaſion.

FRONTIN.

Cela eſt dit.

LUCILE.

Comment ?

FRONTIN.

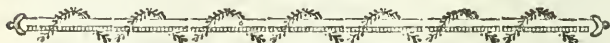
La même idée nous eſt venue à Liſette & à moi; nous ſommes convenus qu'elle apporteroit ici dans un moment ce qu'il faut à mon maître pour le traveſtir. Vous pouvez, ſans inquiétude, vous retirer chez votre Tuteur.

LUCILE.

J'y vais : fais de ton mieux, pour empêcher que Valere ne ſoit ſurpris.

FRONTIN.

J'en aurai ſoin, ſoyez tranquille.



SCENE XI.

FRONTIN; VALERE, *caché.*

FRONTIN.

Mais un petit moment donc. J'ai oublié quelque choſe; ah! je m'en ſouviens.... Mademoiſelle, un petit mot, je vous prie : vous avez la clef de l'armoire; donnez-la moi pour mettre notre priſonnier en liberté.

LUCILE, *dans la couliſſe.*

Tiens, remets-la à Valere, & dis-lui que je pars.

FRONTIN.

Male-peſte! Nous avions oublié le principal.

Monſieur, ne vous impatientez pas. Liſette ne doit pas tarder.

(*Il prête l'oreille, comme ſi Valere lui parloit.*)

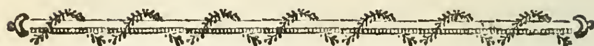
ARIETTE.

Hem ! hem ! ſans doute je l'ai ;
Silence, ſilence. La clé ?
Eh bien ! je l'ai.
Modérez ce tranſport.
Hem ! hem ! ne ſortez pas encor.
Liſette va venir :
Paix donc, il faut vous traveſtir.
Liſette va bientôt venir :
Vous ſortirez tout à loiſir.
Chut! chut! la Tante en courroux
S'en vient droit à nous.
Je l'entends à ſa toux.
Hou, hou ; entendez-vous ſa toux ?
Jentends.... Mais, Monſieur, cachez-vous.
Paix donc, voulez-vous bien finir.
La Tante va venir :
J'entends.... Mais ſachez vous tenir.
Hou, hou ; entendez-vous ſa toux ?
Monſieur, la Tante vient à nous.

Je me ſauve ; car, après le congé qu'elle m'a donné, il ne feroit pas bon ici pour moi.

(*Il ſort.*)





SCENE XII.

Mme. ARGANTE; VALERE, *cache.*

Mme. ARGANTE.

ARIETTE.

Je ſuis ſatisfaite;
Frontin & Liſette
Ne ſont plus céans.
Je ſuis ſatisfaite;
J'ai fait maiſon nette.
Me voilà défaite
De deux garnemens.
Comment! l'impudente,
Soubrette intrigante,
Quand je ſuis abſente,
Nourrit & fomente
L'eſpoir d'un amant;
Et, ſans mon agrément,
Par l'appas d'un préſent,
Que ſans doute elle attend,
Fait cacher le galant.
Oh! oh! qu'elle y vienne,
Je la recevrai.
Oui, oui, pour ſa peine,
Je l'arrangerai.

Mais ce n'eſt pas tout; il y a encore ici quel-

qu'un de trop. J'ai entendu parler d'un certain Valere, que l'on vouloit faire évader, en lui donnant des habits de femme.... Où peut-il être caché ? J'ai visité toute la maison sans le découvrir. Sans doute, il est ici..... Et cette armoire que je vois, pourroit bien être le lieu de sa retraite. Il me vient une idée. Contrefaisons la voix de Lisette : le godelureau avec qui elle est d'intelligence, ne manquera pas de donner dans le piége.... Essayons.... Hem... hem.... Monsieur.

VALERE.

Est-ce toi, Lisette ?

Madame ARGANTE.

Oui, c'est moi.

VALERE.

M'apportes-tu l'habit en question ?

Madame ARGANTE.

Oui, Monsieur. (*A part.*) Mon stratagême réussit.

VALERE.

Où es-tu ? Je ne te vois pas. D'où vient n'as-tu pas de lumiere ?

Madame ARGANTE.

C'est que j'avois peur d'être vue de Madame Argante ; vous savez qu'elle m'a congédiée.

VALERE.

Tu n'y perds pas beaucoup. C'est une folle..... Que j'aurai de plaisir à l'attrapper ! ah, ah, ah, ah.

Madame ARGANTE, *à part.*

Et, oui, oui, nous allons bien rire.

VALERE.

Elle va être bien ſurpriſe, quand elle apprendra que je ſuis maître de Lucile.

Madame ARGANTE, *à part.*

Tu ne l'es pas encore.

VALERE.

Que je la hais, cette Madame Argante! mon averſion pour elle eſt auſſi forte que mon amour pour ſa nièce.

Madame ARGANTE.

Vous n'avez pas affaire à une ingrate; je vous en réponds.

VALERE.

Autant Lucile eſt aimable; autant ſa tante eſt vieille, laide & méchante.

Madame ARGANTE.

L'inſolent! Eſt-ce que je ſuis ſi laide qu'il le dit?

ARIETTE.

Suis-je digne qu'on me déteſte?
Non vraiment: le traître à grand tort.
Sans me flatter, j'ai certain reſte
Qui pourroit bien paſſer encor.

VALERE.

Liſette, tu me fais bien attendre; donne-moi cet habit.

Madame

Madame ARGANTE.

Je vais chercher de la lumiere : vous ne verriez pas à vous habiller.

VALERE.

Depuis le départ de Lucile, ce gîte-ci m'ennuie fort. Tu m'impatientes. Viens donc, si tu veux.

Madame ARGANTE.

Me voilà.

VALERE.

Tiens, prends la clef, ouvre.

Madame ARGANTE.

Tout-à-l'heure.

VALERE, *sortant.*

Ma chere Lisette, que je te suis! .. Ouf!

Madame ARGANTE.

Eh bien, Monsieur le beau galant! riez donc. Faites nous voir le plaisir que vous auriez d'attraper cette vieille folle.

VALERE, *regardant de tout côté.*

Madame.... Tâchons de nous échapper.

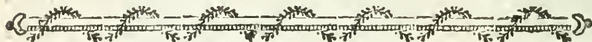
Madame ARGANTE.

Merci de ma vie! si je ne craignois de faire tort à la réputation de ma nièce, je vous apprendrois le respect que vous me devez.

VALERE, *reculant.*

Madame... Certainement... Je n'ignore point... L'embarras.... Je ſuis bien votre ſerviteur, Madame.

(*Il ſe ſauve.*)



SCENE XIII.

Madame ARGANTE, *ſeule.*

ARIETTE.

Ah! ah! Monſieur le freluquet!
C'eſt qu'avec moi, malheur à qui raiſonne.
Çà, convenez du fait;
J'ai rabattu votre caquet.
Ah! vraiment la niche étoit bonne;
Mais, ma foi, j'en ſçais autant que perſonne.
Et depuis long-tems
Je connois les détours des amans.
Le pauvre homme! il ne ſavoit plus que faire;
De nos pimpans,
De nos fringans,
C'eſt l'allure ordinaire.
On les rend
Plus ſouples qu'un gant,
Lorſque l'on s'y prend
D'une certaine maniere.
Venez, venez, beaux mignons.
Ah! ah! ah! nous verrons.
Ah! ah! Monſieur le freluquet! &c.

(*Elle appelle.*)

Lucile, Lucile! Je veux ſavoir la part qu'elle a dans tout ceci. Lucile!... Elle ne répond point; qu'eſt-ce que cela ſignifie? Oh bien! je m'en vais la chercher moi-même. Mais, voici Monſieur Platinet; je ſuis ravie de le voir; il ne pouvoit venir plus à propos.



SCENE XIV.

Mme. ARGANTE, M. PLATINET.

Madame ARGANTE.

Soyez le bien venu, notre bon ami.

PLATINET.

Madame, j'ai l'honneur de vous ſaluer très-reſpectueuſement. Je vous trouve une gaieté extraordinaire; que vous eſt-il arrivé?

Madame ARGANTE.

Quelque choſe qui vous ſera fort agréable. Victoire, mon cher enfant, victoire! le champ de bataille eſt à nous.

PLATINET.

Qu'entendez-vous par-là, s'il vous plaît?

Madame ARGANTE.

Mon laquais & ma femme de chambre, d'in-

telligence avec un je ne ſais qui, l'avoient caché chez moi pour vous ſupplanter; je viens de les chaſſer tous trois.

PLATINET.

Comment! Trois perſonnes ſont ſorties de chez vous aujourd'hui?

Madame ARGANTE.

Tout autant.

PLATINET.

Vous ne ſçavez pas encore tout, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Qu'eſt-ce à dire?

PLATINET.

A ces trois perſonnes qui vous trompoient, & qui viennent de déloger, vous en pouvez joindre une quatrième, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Un quatrième! Eh qui donc?

PLATINET.

Votre nièce.

Madame ARGANTE.

Plaît-il?

PLATINET.

Oui, votre nièce; Lucile elle-même. La pau-

vre petite Agnès a changé de domicile. Le rendez-vous général eſt chez Monſieur Richard. Je vous en avertis, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Que dites-vous-là ? Seroit-il poſſible ? Suivez-moi, Monſieur Platinet : c'eſt ici qu'il faut ſe ſervir de la plume ; cette affaire vous intéreſſe autant que moi. Lucile eſt à vous, je vous l'ai donnée. Il faut qu'elle vous ſoit rendue.

PLATINET.

Madame, je ſuis bien votre ſerviteur.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Puiſque votre nièce s'abſente,
J'y vais renoncer pour toujours.
Je ne veux point d'une innocente
Qui fait jouer de pareils tours.

Je n'épouſe point par Procureur, moi.

Madame ARGANTE.

Quoi ! vous ſur qui j'ai toujours compté ?

PLATINET.

Adieu, Madame Argante. Hors de cour & de procès, dépens compenſés ; je ſuis le cinquième qui prends la poudre d'eſcampette, Madame Argante.

(*Il ſort.*)





SCENE XV.

Madame ARGANTE, *seule.*

MADAME Argante! Le nigaud!... Tout m'abandonne, & me voilà sans secours. Quel parti prendre? A qui recourir? Ma foi, tout bien considéré, dans l'état où sont les choses, je crois que je ne puis me dispenser de consentir à l'union de Valere avec Lucile.

ARIETTE.

Oui, je vais,
Oui, je vais de ma nièce
Couronner la tendresse,
Et combler les souhaits.
(*A la cantonade.*)
Préparez un carrosse,
Et partons pour la noce.
Que faire ici?
Mourir,
Languir,
Périr
D'ennui.
Le chagrin, à mon âge,
Cause trop de dommage.
Eh! vive le plaisir!
Je menerai la danse:
Ta, la, la, la.

(*Elle danſe comiquement.*)

Pour ſauter en cadence,
Malgré mes cheveux gris,
Je vaux encor mon prix.
Le chagrin, à mon âge,
Cauſe trop de ſoucis.

Je menerai la danſe, &c.

Ah ! ah ! n'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui êtes Monſieur Valere ?



SCENE XVI ET DERNIÈRE.

Madame ARGANTE, VALERE.

VALERE, *héſitant.*

MADAME.... Pardonnez.... Vous me voyez confus de tout ce qui s'eſt paſſé.

Madame ARGANTE.

N'en parlons plus. Ma nièce eſt chez Monſieur Richard ?

VALERE.

Elle eſt au déſeſpoir de cette démarche où mon amour l'a engagée. Son Tuteur & moi, nous avons beau la preſſer, elle ne veut abſolument rien terminer....

Madame ARGANTE.

Comment ! elle ne veut rien terminer ! cela

eſt plaiſant ! Quoi ! l'on me contredira ſans ceſſe ! Oh ! nous allons voir. N'êtes-vous pas ſon amant ?

VALERE.

Oui, Madame, & j'en fais gloire.

Madame ARGANTE.

Ne s'eſt-elle pas échappée de mes mains, pour ſe remettre dans les vôtres ?

VALERE.

Oui ; mais elle ſe le reproche continuellement. Son attachement pour vous, qui ne s'eſt jamais démenti.... La crainte....

Madame ARGANTE.

Ta, ta, ta, l'attachement, la crainte, le reproche, voilà bien des raiſons ! C'eſt moi qui veux à préſent qu'elle vous épouſe. C'eſt moi qui le veux. Entendez-vous ?

VALERE.

Mais, Madame, écoutez-moi, je vous en prie. Je vous dis que Lucile, par reſpect pour vous, ne veut conſentir à rien, qu'elle n'ait votre agrément.

Madame ARGANTE.

Par reſpect pour moi ?

VALERE.

Oui, vous dis-je, par reſpect, par attache-

ment, par reconnoiſſance pour toutes les bontés que vous avez eues pour elle.

Madame ARGANTE.

Voilà qui eſt charmant! cette chere enfant! où eſt-elle que je l'embraſſe? C'eſt mon enfant: oui, c'eſt moi qui l'ai élevée. Auſſi je l'aime.... Ah! çà, je vous la donne, voilà qui eſt fini. Mais ſongez à la rendre heureuſe; car elle le mérite.

DUO.

Madame ARGANTE.

Du tendre amour
Suivez, en ce jour,
Le doux empire.
Bien loin de vous nuire,
Je prétends couronner vos feux.

VALERE.

Du tendre amour,
Je ſuis, en ce jour,
Le doux empire.
Pour nous tout conſpire;
Vous daignez combler tous nos vœux.

Madame ARGANTE.

Oui, oui, j'y conſens de bon cœur.
Senſible à votre ardeur,
Cher Valere,
Je veux faire
Votre bonheur.

ENSEMBLE.

Du tendre amour
Suivez } , en ce jour,
Suivons }
Le doux empire.

VALERE.

Quel plaiſir m'inſpire
Ce charmant eſpoir !
Plus de crainte,
De plainte.
L'amour eſt, ce ſoir,
Pour nous un devoir.

Madame ARGANTE.

Rien ne nous arrête.
Allons, je ſuis prête.

ENSEMBLE.

Du tendre amour
Suivez } , en ce jour,
Suivons }
Le doux empire.

FIN.



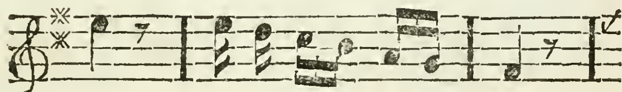
ARIETTES.

ALLEGRO.

LISETTE.



Je le veux, je le



veux, Et ce- la ſuf - - fit,



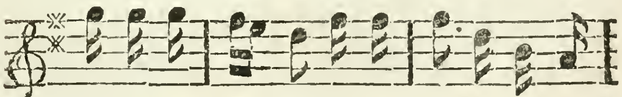
Et ce - la ſuf - fit. Que la tan- te Se tour-



men-te; Que la tan - te Se tour - men-te,

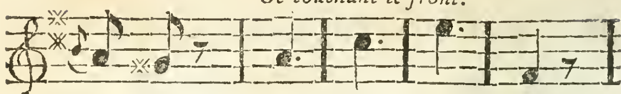


Que la tan- te Se tour - men - te; Qu'el-le peſ-

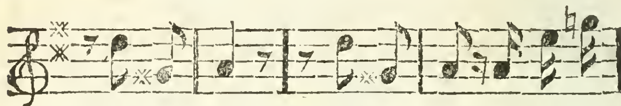


te, qu'elle cri- e: Que m'impor- te ſa fu-

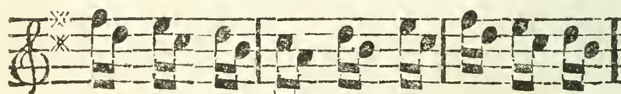
Se touchant le front.



ri - e? Je l'ai ,mis là;



Tout eſt dit, Tout eſt dit: Je l'ai mis



là; Tout eſt dit, Tout eſt dit, Tout eſt



dit. El-le a beau fai-re du bruit:



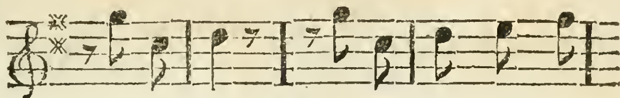
- - - Je le veux, & ce - la ſuf-

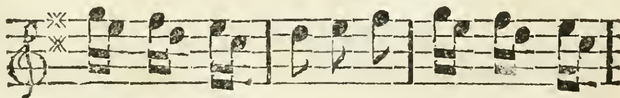


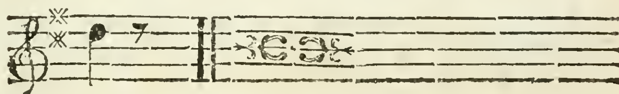
fit, ce - la ſuf - - fit, ce-la ſuf-



fit; Je l'ai mis là, Oui, là, là.


Tout eſt dit; Tout eſt dit; Tout eſt

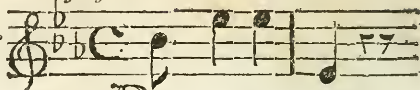

dit; Tout eſt dit; Tout eſt dit; Tout eſt


dit.

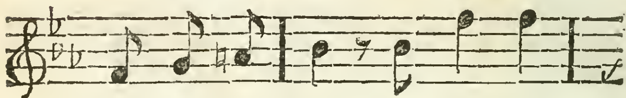


Maëstoso.

M. PLATINET.



De l'ordre ex - près



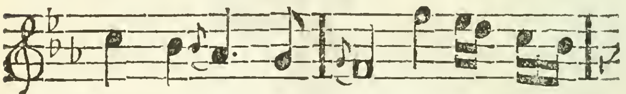
d'un pe - tit dieu, De l'ordre ex-



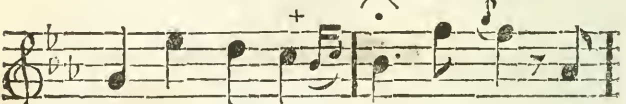
près d'un pe - tit dieu, Qui met pour



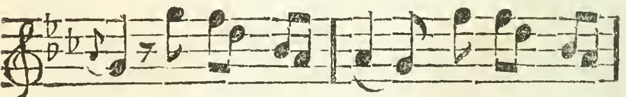
vous mon cœur en feu; Par - de - vant



vous je com - pa - rais, Pour ren-dre hom-



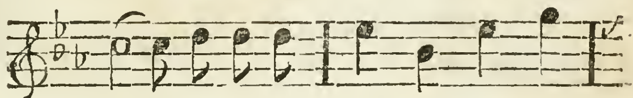
ma - ge à vos at - traits. Dai - gnez ou-



ïr bé - ni - gne - ment Les vœux ar-



dens d'un ten-dre A - mant ; Et, par un



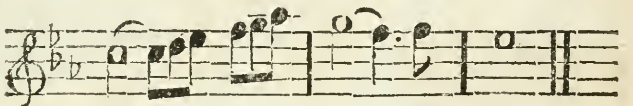
doux con-ſen-te - ment, Dans tous les



droits d'heureux É - poux L'in-tro-ni-



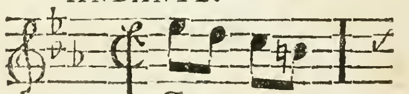
ſer au- près de vous, L'in-tro- ni-



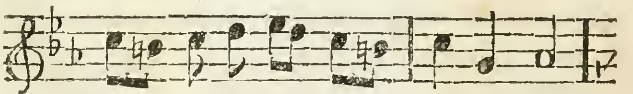
ſer au - - près de vous.

ANDANTE.

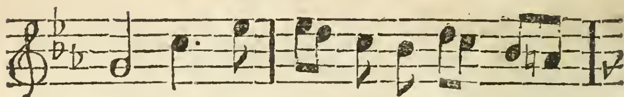
Md. ARGANTE.

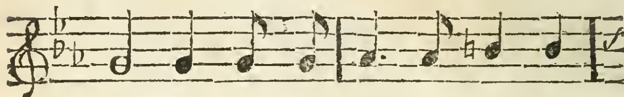


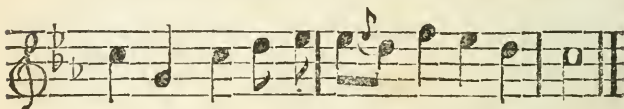
SUIS - JE



di - gne qu'on me dé - teſ-te? Non,





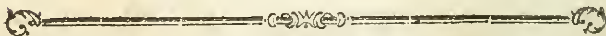




APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *La Reſſource Comique*, Opéra-Comique; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce premier Septembre 1772.

MARIN.



De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ, & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins.